NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

II

On l'a dit, il avait fallu le bâtir ainsi pour la sûreté de ceux qui l'habitaient à l'époque où se faisaient ces sauvages incursions des Indiens sur le territoire de la Floride. Il existait même un tunnel souterrain, qui, après avoir passé sous la palissade et le rio circulaire, mettait Castle-House en communication avec une petite crique du Saint-John, nommée Crique Marino. Ce tunnel aurait pu servir à quelque secrète évasion en cas d'extrême danger.

Certainement, au temps actuel, les Séminoles, repoussés de la péninsule, n'étaient plus à craindre, et cela depuis une vingtaine d'années. Mais savait-on ce que réservait l'avenir ? Et ce danger que James Burbank n'avait plus à redouter de la part des Indiens, qui sait s'il ne viendrait pas de la part de ses compatriotes ? N'était-il pas, lui, nordiste isolé au fond de ces Etats du Sud, exposé à toutes les phases d'une guerre civile, qui avait été si sanglante jusqu'alors, si féconde en présailles ?

Toutefois, cette nécessité de pourvoir à la sûreté de Castle-House n'avait point nui au confort intérieur. Les salles étaient vastes, les appartements luxueux et superbement aménagés. La famille Burbank y trouvait, au milieu d'un site admirable, toutes les aises, toutes les satisfactions morales que peut donner la fortune, quand elle est unie à un véritable sens artiste chez ceux qui la possèdent.

En arrière du château, dans le parc réservé, de magnifiques jardins se développaient jusqu'à la palissade,

dont les palanques disparaissaient sous les arbustes grimpants et les sarments de la grenadille, où les oiseaux-mouches voltigeaient par myriades. Des massifs d'orangers, des corbeilles d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, de pontédéries aux bouquets d'azur, des groupes de magnolias, dont les calices à teintes de vieil ivoire parfumaient l'air, des buissons de palmiers sabal, agitant leurs éventails sous la brise, des guirlandes des cobéas aux nuances violettes, des touffes de tupéas à rosettes vertes, des yuccas avec leurs cliquetis de sabres acérés, des rhododendrons roses, des buissons de myrthes et de pamplemousses, enfin tout ce que peut produire la flore d'une zone qui touche au Tropique était réuni dans ces parterres pour la jouissance de l'odorat et le plaisir des yeux.

A la limite de l'enceinte, sous le dôme des cyprès et des baobabs, étaient enfouis les écuries, les remises, les chenils, les aménagements de la laiterie et des basses-cours. Grâce à la ramure de ces beaux arbres, impénétrable même au soleil de cette latitude, les animaux domestiques n'avaient rien à craindre des chaleurs de l'été. Dérivées à des rios voisins, les eaux courantes y maintenaient une agréable et saine fraîcheur.

On le voit, ce domaine privé, spécial aux hôtes de Camdless-Bay, c'était une enclave merveilleusement agencée au milieu du vaste établissement de James Burbank. Ni le tapage des moulins à coton, ni les frémissements des scieries, ni les chocs de la hache sur les troncs d'arbre, ni aucun de ces bruits que comporte une exploitation si importante, ne parvenaient à franchir les palanques de l'enceinte. Seuls, les mille oiseaux de l'ornithologie floridienne pouvaient la dépasser en voltigeant d'arbre en arbre. Mais ces chanteurs ailés, dont le plumage rivalise avec les étincelantes fleurs de cette zone, n'étaient pas moins bien accueillis que les parfums dont la brise s'imprégnait en caressant les prairies et les forêts du voisinage.

Telle était Camdless-Bay, la plantation de James Burbank, et l'une des plus riches de la Floride orientale.

III

LA CRIQUE NOIRE

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, un homme se promenait sur la berge de l'un des îlots per-

due au fond de cette lagune de la Crique-Noire. C'était Texar. A quelques pas de lui, un Indien, assis dans le squif qui avait accosté la veille le *Shannon*, venait d'aborder. C'était Squambô.

Après quelques allées et venues, Texar s'arrêta devant un magnolier, amena à lui l'une des basses branches de l'arbre et en détacha une feuille avec sa tige. Puis, il tira de son carnet un petit billet qui ne contenait que trois ou quatre mots, écrits à l'encre. Ce billet, après l'avoir roulé menu, il l'introduisit dans la nervure inférieure de la feuille. Cela fut fait assez adroitement pour que cette feuille de magnolier n'eût rien perdu de son aspect habituel.

— Squambô ? dit alors Texar.

— Maître ? répondit l'Indien.

— Va où tu sais."

Squambô prit la feuille, il la posa à l'avant du squif, s'assit à l'arrière, manœuvra sa pagaie, contourna la pointe extrême de l'îlot et s'enfonça à travers une passe tortueuse, confusément engagée sous l'épaisse voûte des arbres.

Cette lagune était sillonnée par un labyrinthe de canaux, un enchevêtrement d'étroits lacets, remplis d'une eau noire, comparables à ceux qui s'entrecroisent dans certains "hortillonages" de l'Europe. Personne, à moins de bien connaître les passes de ce profond déversoir où se perdaient les dérivations du Saint-John, n'aurait pu s'y diriger.

Cependant Squambô n'hésitait pas. Où l'on n'eût pas cru apercevoir une issue, il poussait hardiment son squif. Les basses branches qu'il écartait retombaient après lui, et nul n'eût pu dire qu'une embarcation venait de passer en cet endroit.

L'Indien s'enfonça de la sorte à travers de longs boyaux sinueux, moins larges, parfois, que ces saignées creusées pour assurer le drainage des prairies. Tout un monde d'oiseaux aquatiques s'envolait à son approche. De gluantes anguilles, à tête suspecte, se faufilaient sous les racines qui émergeaient des eaux. Squambô ne s'inquiétait guère de ces reptiles, non plus que des caïmans endormis qu'il pouvait réveiller en les heurtant dans leurs couches de vase. Il allait toujours, et lorsque l'espace lui manquait pour se mouvoir, il se poussait par l'extrémité de sa pagaie, comme s'il se fût servi d'une gaffe.

S'il faisait grand jour déjà, si la lourde buée de la nuit commençait à s'évaporer aux premiers rayons du soleil, on ne pouvait le voir sous l'abri de cet impéné-